

Article de Fred Negrot
[La Gazette des Littés - 16 fév. 46] André Gide en Afrique du Nord
mai 42 - 1946

16 FEVRIER 1946

Sur les pas de l'écrivain

ANDRÉ GIDE

A ALGER

A LGIER a pu, dès 1943, jouer une France repliée sur elle-même, un embryon de Paris se ramassant autour de ministères enfantinelement logés dans un lycée, autour d'une assemblée bruyante, bien qu'iniquement consultative, autour d'une villa dont les glycines ne parvenaient pas à cacher la grande silhouette du général de Gaulle.

Capitale provisoire, Alger cherchait-elle à être Paris ? A la décharge de la belle ville toute de blancheur, disons non, Alger, hors les politiques, comptait trop peu d'habitants. Nous parlons de ces habitants de l'esprit qui sont volontiers vagabonds mais qui savent créer des villes. C'est bien de département, Alger se crut-elle honorée naître d'être le fief de Montherlant ? Capitale provisoire, Alger se trouva sans habes. Ou plutôt elle n'en eut que très peu.

Des arts ? Un Albert Marquet fidèle continuait à peindre son port et, de sa villa, sur les pentes de la Bouzareah, un pansacra à peine libéré des fumées du débarquement allié. De ses pinceaux si fins, Nardzain distillait la Casbah. Et Lannois allait cesser de vivre... Et quelques autres...

Des Lettres ? Hors Emmanuel Bove qui promenait par les rues sa rêverie anxieuse avant de revenir en France y mourir, hors Saint-Exupéry, las de certaines oppositions, mais qui, au retour de ses missions aériennes, domptait avec le même prodige ses jeux de cartes, hors quelques poètes visités au phare des revues d'Afrique du Nord, de quoi, de qui pouvait se prévaloir cette Alger, gorgée de généraux, d'avocats, d'hommes d'affaires, de diplomates ?

André Gide, bien sûr ! Dont on connaît le séjour. Ce qui est vite dit. Car Alger reconstruit-elle jamais par ses rues la houppe-lande et le large bérêt pinoc longrart parfois les boutiques, à la recherche d'un objet usuel ou à la rencontre d'un rare ami ?

Non, pour prendre un mauvais langage, Gide ne fut pas une vedette de l'Alger provisoirement mondiale. Mais c'est avec joie qu'il put y vivre librement, dans cette Alger chérie des sa jeunesse, après que l'occupation allemande l'eut ouïglé, en Tunisie, non moins chérie sans doute, à se cacher jusqu'à la libération complète de notre Afrique du Nord.

Après l'interdiction par la Légion de la conférence qu'il devait prononcer à Nice sur Michaux, André Gide, certes, ne prit pas le maquis, comme tant d'autres le prirent trois ans plus tard. Mais il mit la mer, et un océan de philosophie, entre la Béatrice et lui. Comme l'hydre, la bête est polycephale : une tête lui repoussait en Alger... Dénoncé comme vichyste d'esprit Gide fut bel et bien, plusieurs mois plus tard, cloué au pilori d'une tribune, la plus officielle qui fut. Les mots de la débâcle lui avaient fait consigner dans son « Journal » des propos désabusés sur la solidarité et le patriotisme réels des paysans, par exemple. Les pages du « Journal » publiées, scandale ! Détachée, la phrase était brandie à l'Assemblée par un délégué qui résumait la Haute-Cour pour Gide, jurant que « Clemenceau n'aurait fait fusiller pour moins que cela ».

Si le nom de Gide ne l'émüt guère, celui de Clemenceau redressa l'Assemblée qui prit la chose très au sérieux... Le souriant Henri Bonnet, alors commissaire à l'Information, dut avec gentillesse ramener l'affaire sur un plan plus sain, en arguant qu'il était loisible, même en période de tension guerrière, de laisser un certain champ à ce qu'il est convenu d'appeler des pensées. L'aventure se coula quelque peu une Alger qui se disposait à voir en André Gide un nouveau Bolo-Pacha.

Puisque le « Journal » est ouvert, poursuivons les mésaventures de l'écrivain quotidien. Et, le 14 juin 1940, Gide y notait : « L'allocution de Pétain est tout sim-

plement admirable : depuis la victoire, l'esprit de jouissance l'a emporté sur celui de sacrifice. On a revendiqué plus qu'on n'a servi. On a voulu épargner l'effort : on rencontre aujourd'hui le malheur ».

Honnête à sa pensée le 14 juin, Gide le doutait dix jours plus tard, le 24.

Hier soir nous avons entendu avec stupéur à la radio la nouvelle allocution du général de Gaulle. Comment l'approver point Churchill ? Comment ne pas donner de tout cœur son adhésion à la déclaration du général de Gaulle ?

A ajouter qu'on oubliait volontiers le télégramme s'est couronné par lequel Gide avait demandé à Dieu la Rochelle que son nom fût ôté de cette R.N.F. favorable à l'ennemi, après qu'un certain lycé de Jacques Charbonne eût agi sur son esprit — et c'est Gide qui parle — « à la manière d'un réactif ».

La libération venue et la presse de France renée, certains eurent bon de tendre l'apagageusement à Gide une ciguë, tout en assurant qu'il n'était pas digne d'un si noble traitement.

Revenons à Alger, préface de la libération.

Gide n'y fut point vedette, disons-nous. Mais, le regard tourné toujours vers la France, le président de la République provisoire n'en réunit pas moins à sa table, quand il s'agissait du grand renom du pays, le peintre Albert Marquet et l'écrivain André Gide. Ce fut là tout le panache de l'auteur des *Faux Monnayeurs*, alors que la presse parisienne d'alors, vous savez laquelle, le dépeignait vivant dans un palais doré, servi par cent Nubiens plus noirs que sa conscience de traître à « l'Europe ». La presse aservie, puis une certaine presse libérée... Tous ces confortables dilettantes ont-ils dans leur succession, tellement déplié à Gide ?

C'est dans ce climat qu'André Gide haria presque cinq années l'Afrique du Nord. Vions-en à la petite histoire littéraire.

En août 1943, Henri Bonnet, aujourd'hui ambassadeur à Washington, se souleva qu'Alger capitale ne possédait point de revue de portée internationale. On examina les projets qui convergèrent sur l'Information : celui de Robert Aron, qui laissait percer une sympathie particulière à l'endroit du général Giraud ; celui de Viard et d'Alazard et, enfin, un dernier qu'énonçait Gide avec ce poète herbère, Jeaa Amrouche, auquel les récentes vicissitudes tunisiennes l'avaient lié.

Devant la variété des suggestions, Jacques Lassaigne, chargé alors au cabinet d'Henri Bonnet des questions culturelles, proposa une grande revue internationale qui ferait faisaient de toutes ces bonnes volontés et talents. On réunit tout un chacun. Et les difficultés apparurent sur l'heure. Jaloux de son existence déjà accomplie, « Fontaine » se refusait à toute fusion. Avec ceux qui restaient, lancer une seconde revue centrée sur Gide ? Viard préféra une revue plus exclusivement politique : « Renaissance », de fait, devait naître en automne 1943. De l'assemblée restèrent Gide, Amrouche, Aron et Lassaigne qui avait sur ces entrefaites pris la direction de Radio-Alger.

Dans la mesure de son audience, Gide se préoccupait d'aider au maximum le général de Gaulle qu'il savait préfigurer la libération.

Et de Gaulle n'avait pas caché à l'annonce du projet de revue que « les intellectuels devaient servir de leur mieux la France ».

En décembre 1943 le premier numéro de « L'Arche » paraissait à Alger. Qui trouva le titre ?



André GIDE sur le Nil

Gide habitait chez ses amis Heurgon. Lui, professeur; elle, la fille de Desjardins : l'Abbaye de Pontigny. Chez Heurgon donc, nos quatre conjurés disputaient d'un titre qui symbolisait, évidemment, la France. De fil en aiguille, Lassaigne en vint à énoncer « L'Arc »... l'Arc du Triomphe prochain.

« Non ! interrompit Gide, c'est l'Arche. Les valent français surmontant les flots du déluge provisoire, l'Arche passant enfin d'Alger-Ararat — aux rivages de la France émergée... »

Le premier numéro de « L'Arche » fut préparé par Aron et Amrouche. Gide voyageait au Maroc. Le manifeste qui l'aurait en s'attachant avant la lettre aux grandes tâches de la paix, courrouça certains qui le jugèrent amoissant et parfaitement contraire à l'effort de guerre... Ce premier numéro Gide n'avait pas eu la possibilité d'y œuvrer, ni Lassaigne, loial d'y regarder. La direction de la revue nouvelle éveilla-t-elle cependant des concupiscentes ? Tant de courants brassaient alors scroterment Alger ! Certains signes... Gide revint du Maroc, une conférence se tint. En février 1944, Robert Aron fonda une revue à lui, « La Nef ». Et le deuxième numéro de « L'Arche » paraissait sous le patronage effectif de Gide, par les soins d'Amrouche et de Lassaigne. Huit livraisons devaient se publier à Alger. « L'Arche » passait enfin la Méditerranée avec son éditeur Charlot, dernière revue d'Afrique du Nord à avoir obtenu du ministre de l'Information, lors M. Teitgen, l'autorisation de paraître en France métropolitaine libérée... « L'Arche » de Gide... encore ?

Le propos du triumvirat était de demander, dès la France, à Paulhan de prendre la direction de la revue. Malgré sympathies et amitiés le critique des « Fleurs de Tarbes » ne se reconnut pas une santé suffisante.

Hors la naissance de « L'Arche » et son patronage, le Gide de ces années africaines travailla-t-il tant ?

Est-ce indiquer de dire que nous le surprimes fréquemment s'émbarquant de Virgile lu, relu dans le texte de cette édition collégienne Hachette à dos vert.

Dans sa chambre — le fastueux palais dénoncé par les pamphlétaires parisiens des années d'occupation nazie — dans ses chambres, où les saisons aigrelettes d'Alger le garaient près du feu de bois, André Gide travailla à cette anthologie qu'il prépare de longue date de la poésie française. Il écrivit sur Thésée et acheva sa traduction de « Hamlet » qui devait faire événement des les premières soirées de Paris libéré. Et il se décida, pour quelles raisons ? à publier dans « L'Arche » cette pièce qu'il écrivit du temps où il ralliait le communisme : « Robert ».

Et Gide poursuivait la rédaction de ce « Journal » dont le caractère est de n'être pas, quotidien. Tous les jours ne valent pas, certes. Nous en aurons prochainement les pages.

Hors sa chambre de chez ses amis Heurgon, Gide, voyageur, fit des sorties. Au Maroc, où il retrouvait dans la Médina de Fez des amis chers, convertis à l'Islam. Et derrière ce Sahara, l'Afrique noire était là. La nostalgie du Congo, Gide ne cesse jamais de la ressentir. Au printemps de 1944, Gide s'envolait pour Gao. Arrivant sur les bords réchauffés du Niger, il tomba malade et dut regagner Alger.

Moins loin, les ruines romaines de Tipaza le virent s'échouer, comme un gamin, retroussant ses pantalons devant la vague. Il récit aussi le périphe Biskra-Tougourt,

quelque cinquante années après « L'Immoraliste », et non sans inquiétude : celle de troubler les fantômes de la jeunesse.

Le jeu est noble, pourquoi faire alors qu'entre lectures et travaux, c'étaient les échecs qui sollicitaient si souvent Gide ? Les échecs qui proposent vis-à-vis de vous, l'ami si promptement adversaire, l'ami contre lequel on enrage si vite. Amrouche... Magizain venait le trouver fréquemment dans sa chambre. Sur les hauteurs dominant Alger, Albert Marquet, délaissant ses toiles, attirait aussi quelquefois Gide pour tenter de lui faire mal.

Les quelques amis qui comptaient Gide à Alger lui étaient précieux. Ils lui servaient aussi à penser aux autres. Et ce furent les morts : Max Jacob, Henri Ghéon, la femme de M...

Des amis présents, l'un d'eux se perdit. Gide voyait souvent Saint-Exupéry, quand, entre deux missions, l'aviateur séjournait à Alger. Qu'on se rappelle le bel article que Gide consacra dans « Figaro », voici plusieurs mois, à son ami Saint-Exupéry, où il faisait adre justice de ces sentiments intimes qu'on voulait prêter à l'écrivain-aviateur, à l'endroit des grands du jour, à qui, bien au contraire, Saint-Ex reconnaissait un exceptionnel destin de grandeur.

Un jour, le « diagraph » de Saint-Ex ne revint pas d'une nouvelle mission sur la France. Tant que nous voulions espérer, Gide, lui, comprit douloureusement dès les tout premiers jours de absence que le sort a, sit encore frappé, il fit en sorte, malgré sa tristesse, que les manuscrits laissés par « l'ami » pussent attendre touchés des temps plus calmes et un aéroport d'amis soucieux uniquement de la mémoire du grand écrivain disparu dans le mystère du ciel français.

Si ce n'est en ces occasions où il croyait de son devoir de représenter une certaine pensée française, Gide, nous l'avons dit, ne se promena guère dans les avenues du Pouvoir. L'Assemblée ? On a vu comme elle le traita. Nos alliés ? Une ambassade, sur qui le hasard faisait donner les fenêtres de sa chambre, lui gardait certes rancunes l'absence d'un certain récit de voyage. Ce qui ne manquait de contrister Gide, soulagé, émerveillé devant le redressement de l'armée rouge, regrettant même que l'U.R.S.S. lui laissât peu d'espoir de retourner dans ses territoires.

Anglais et Américains se montraient toujours prêts à rencontrer celui qui tant fait pour que les Français soient aujourd'hui à l'aise dans les littératures anglo-saxonnes. Avec Raymond Mortimer, le célèbre critique d'outre-Manche, venu passer quelques semaines en Algérie, Gide retrouva une amitié précieuse. Et Gide garde avec New-York un étroit contact par Schiffrin, le créateur de « La Pléiade », installé éditeur dans la grande cité américaine et qui publiait à la fois le « Journal » et les « Interviews Imaginaires ».

Avec la libération de la métropole, le courrier d'amis comme Roger Martin du Gard, Valéry, Schumberger, fit s'impatier Gide sous le soleil d'Afrique. Le « rapatriement » lui permit enfin le retour à Paris, où il retrouva son appartement qui avait servi à la rédaction, par des amis, d'un journal clandestin, et des livres en un tel amoncellement qu'il s'épouvanait de ne les jamais pouvoir lire tous... Cinq années !

Des mois. Le grand deuil de son ami Valéry. Et le démon solitaire le reprit, avec aussi, sans doute, l'idée d'être utile à son pays. André Gide s'envola pour l'Egypte. Il vint d'y donner des conférences à un public avide de France.

Et puis Louqsor.

Fred MEGRET



André GIDE et Jean DENOEL à Rabat (1943)